

au jour depuis notre dernière *Quinzaine*, nous devons remarquer comme bien utile et tout-à-fait digne d'attention une notice biographique de Monseigneur Plessis, publiée dans le *Foyer Canadien*, et due à la plume de M. Ferland, prêtre de l'Archevêché. Cette notice intéressera partout, à la ville comme à la campagne, attendu que le nom de Mgr. Plessis est resté et restera à jamais dans l'esprit et le cœur de tous les Canadiens. Cet homme vraiment éminent, occupe sans contestation une place distinguée dans les plus belles pages de l'histoire du pays pendant près de quarante ans. Il y a brillé à la tête d'une pléiade de canadiens, laïcs et ecclésiastiques, remarquables par leur caractère, leur intelligence et leurs services. Une simple notice, comme le dit le respectable auteur, ne saurait contenir les œuvres, les vertus, les grandes qualités de Monseigneur Plessis. Plus tard, une vie entière, un monument public, devront fixer à tous les regards et dans tous les esprits la mémoire de cet illustre Pontife. En attendant, le travail de M. Ferland a tous les mérites du genre, c'est-à-dire il est attrayant sous tous les rapports. Lisez-le, et vous en conviendrez facilement.

Dans une autre publication périodique, nous remarquons un discours sur le luxe, ou plutôt l'éloge du luxe. Ses avantages privés et sociaux, sa nécessité même, sont établis avec un semblant de bonne foi et de raisonnement qui laisse l'esprit en suspens, savoir si tout cela est sérieux ou simplement comique. On y envoie paître bien loin les moralistes moroses qui de tout temps, selon les principes chrétiens, ont dû condamner le luxe et le condamneront à jamais, en dépit des paradoxes de chaque âge. Cette thèse nous a paru être la sœur de père et de mère de bien d'autres accréditées par le *droit nouveau* de tout dire, de tout écrire, de tout régénérer sans considération des vrais principes. Il suffit pour cela, dit-on, de se placer sur le terrain politique, ou économique, ou philosophique, ou libéral, scientifique et littéraire. Avec pareille réserve, on se croit fondé à tomber impunément dans tous les écarts et à les donner ensuite pour des vérités. A l'exception d'un très-court passage de cet étrange panégyrique, on y trouvera d'un bout à l'autre justement la contre-partie des enseignements de la morale évangélique. A tel point qu'un prédicateur chrétien qui voudrait faire une instruction solide à son peuple, sur les maux causés par le luxe, sous le rapport social et moral, n'aurait qu'à prendre l'inverse du discours en question. Nous l'avouons, la chose nous a laissé dans le plus singulier étonnement, vu l'esprit bien accrédité du journal qui la publie, vu le lieu où elle a été d'abord débitée, vu, enfin, l'auditoire chrétien qui l'a subie. Les raisonnements du discoureur n'ont pas même le mérite d'être captieux. Ils sont tout crûment faux, voilà tout; à moins, encore une fois, que la chose ait été faite pour rire. Heureusement, en outre, que les familles de la campagne sont exemptes, par leur position à tous égards, d'assister à ces savantes leçons.

Nous parlerons principalement des événements étrangers dans la prochaine *Quinzaine*.

Dialogue sur les soins à donner aux petits moutons.

Comme nous sommes à l'époque où tous les cultivateurs ont à s'occuper de l'élevage des jeunes moutons, nous allons leur donner les renseignements que nous croyons utiles et même nécessaires, sur ce sujet.

Il est bon d'observer, avant tout, que l'élevage des moutons est un point important dans l'économie agricole; que cet animal est peut-être celui qui procure les plus grands avantages, donne les plus forts produits, pourvu qu'il soit d'une bonne race. En effet, les brebis, bien logées et bien nourries, paient largement leur propriétaire par leur riche toison, leur chair succulante, et leur fumier est, sans contredit, meilleur que celui des bêtes à cornes, et même des chèvres. De plus elles trouvent à se nourrir abondamment dans des pâturages où le gros bétail ne vivrait qu'avec peine. Elles sont encore peu délicates sur la nourriture qu'on leur donne à l'étable. Ainsi les brebis coûtent peu et donnent beaucoup, et par conséquent elles doivent être en grand nombre dans une exploitation agricole bien dirigée. Maintenant si nous tenons à élever avec profit de nombreux moutons, suivons avec intérêt le dialogue suivant:

PAUL.—Eh bien, mes amis, quelles sont les nouvelles du jour?

PIERRE et BAPTISTE.—Ah! M. Paul, ce n'est pas à nous à vous donner les nouvelles, mais c'est bien à vous, puisque vous lisez les gazettes et que nous n'en lisons point.

PAUL.—Mes bons voisins, quand je vous demande des nouvelles, je n'exige pas que vous me fassiez connaître ce qui se passe en Italie, en Pologne, en Grèce, ni que vous me mettiez au courant des succès et des revers de nos voisins les américains. Tout ce que je désire connaître, ce sont vos propres succès ou vos propres revers dans vos familles, dans le soin du bétail, dans les travaux de la saison.

BAPTISTE.—Quant aux nouvelles de chez nous, nous en avons et nous sommes venus ici ce soir pour vous les communiquer, et recevoir en retour vos bons conseils. Nous n'avons pas oublié les enseignements que vous nous avez donnés l'année dernière, sur les soins à donner aux veaux et aux poulains, et ils nous ont été très-profitables; nous espérons que vous aurez la même complaisance cette année, et que vous nous guiderez dans les soins à donner aux petits moutons.

PIERRE.—Oui, M. Paul, vous ne refuserez pas ce que demande Baptiste; et je vous avouerez que c'est un peu l'intérêt qui m'amène ici, ce soir. Voici un printemps qui commence mal pour moi. Imaginez-vous, monsieur, que deux de mes brebis m'ont donné trois charmants petits moutons, et de bonne race, je vous assure. La première et la seconde journée, ça faisait envie de les voir, ils étaient pleins de vie et de force; mais voilà qu'au matin de la troisième journée, deux d'entr'eux ne peuvent plus se tenir sur leurs pattes et ont peine à se traîner; le soir ce n'était plus que deux petites carcasses. Pourtant, je vous assure que les mères n'ont pas eu trop chaud, cet hiver; elles ont toujours couché sur la neige ou sur la glace.